

## PREMIERE PARTIE, CHAPITRE IV

### APPARITION ET CONSOLIDATION DU TYPE DE SOCIETE INDUSTRIELLE EN PAYS BASQUE

À maints égards, 1876 peut être considérée comme une date clef dans l'histoire du Pays Basque : perte définitive des *Fueros*, intégration des provinces basques dans l'unité de l'État espagnol et marginalisation de la société traditionnelle. À un niveau plus sociologique, et au regard des forces s'étant combattues au cours des Guerres Carlistes, on aurait pu penser que la défaite du Camp carliste signifierait le positionnement hégémonique du système social marchand au sein de la collectivité basque.

Mais tel ne fut pas le cas. 1876 représentera bien plutôt le point d'inflexion à partir duquel le développement d'un nouveau type de société, la société industrielle, va brusquement apparaître. À peine arrêté, le tumulte des champs de bataille va être remplacé par celui des hauts-fourneaux, des laminoirs et des chaînes sans fin des mines et des industries biscayennes.

Il aura presque suffi d'un siècle à la collectivité basque pour passer d'une société traditionnelle à une société industrielle<sup>1</sup>. [49] Entre les deux : les dramatiques épisodes des deux Guerres Carlistes (société traditionnelle contre société marchande) qui ne profiteront en définitive qu'à un autre système social d'arrivée, la société industrielle<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Il nous faut nuancer cette affirmation. Ce n'est pas l'ensemble, loin s'en faut, de la collectivité basque qui se retrouve, au début du XX<sup>e</sup> siècle, structuré autour du type de société industrielle : une bonne partie continue de répondre du type social marchand ou même de la société traditionnelle. Cette répartition sociologique entre types sociétaux est géographiquement repérable : primitivement concentré autour de la Ria de Bilbao, le développement industriel se répandra ensuite (premier quart du XX<sup>e</sup> siècle) dans le reste de la Biscaye et surtout en Guipúzcoa. Les deux provinces intérieures, l'Alava et la Navarre, attendront, elles, les années 50 pour effectuer leur industrialisation tardive. Cette distinction dans la configuration socio-économique des provinces basques se révélera précieuse au moment de comparer leur comportement politique respectif. Ce chapitre, consacré à l'apparition et à la consolidation de la société industrielle aura donc essentiellement trait à la Biscaye et, dans une moindre mesure, au Guipúzcoa.

<sup>2</sup> Avant tout en ce que la perte de la société traditionnelle face au système marchand se soldera par l'unification du marché espagnol, la suppression des *Fueros* et la prolétarianisation primitive en Pays Basque.

## I- LES GERMES DE LA SOCIETE INDUSTRIELLE

La subite et fantastique industrialisation de la Biscaye à partir de 1876 demeure incompréhensible tant qu'on se borne, comme c'est encore trop souvent le cas, à faire fonctionner cette date comme point d'origine. Si l'industrialisation démarre alors si vite, c'est que ses fondements existaient *déjà* avant la seconde Guerre Carliste. Deux aspects essentiels doivent être retenus. D'une part, l'apparition d'une bourgeoisie industrielle basque dès la première Guerre Carliste et, d'autre part, l'existence d'un minerai de fer de qualité exceptionnelle dans le sous-sol biscaïen qui se révélera de première importance pour l'industrie britannique. De la combinaison du premier aspect, endogène à la collectivité basque, et du second, exogène à celle-ci, résultera le mode de développement que connaîtra la Biscaye au cours du dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle.

### 1- Apparition d'une bourgeoisie industrielle

Celle-ci se révèle à partir du moment où le capital n'est plus investi, comme dans la société marchande, pour permettre une meilleure circulation des marchandises (bateaux, matériel roulant, aires de stockage, etc.) ou une spécialisation des productions (par exemple dans les campagnes), mais pour permettre une organisation collective et rationnelle du travail (concentration au sein d'une même fabrique, division et répartition des tâches, etc.), base de l'augmentation de la productivité et de l'extraction de la plus-value<sup>3</sup>. Peu importe finalement l'importance des fabriques : ce qui compte ici, c'est l'*esprit* avec lequel est investi le capital.

Or, c'est bien cet esprit-là qui, bouleversant le présent dans sa tension vers l'avenir, animera les Epalza, Mazas et Arellano au moment où, en 1841, ils créent la première entreprise sidérurgique moderne en Biscaye (la « Santa Ana de Bolueta »). [50] C'est bien de cet esprit-là qui révolutionne les méthodes de travail traditionnelles pour les refondre en une organisation sans cesse renouvelée, dont fera preuve la famille Ybarra pour, à partir de 1846, exploiter la fabrique « Nuestra señora de la merced de Guriezo ». Et c'est déjà marquée par l'obsession du siècle à venir, productivité et profit, qu'elle constituera une société (« Ybarra Hermanos y compania ») pour fonder, en 1854

---

<sup>3</sup> Voir Karl Marx, *Le capital*, principalement le tome II du livre premier.

et sur des bases totalement modernes pour l'époque, la fabrique de « Nuestra señora del Carmen »<sup>4</sup> et participer, en 1857, à la création de la Banque de Bilbao.

Dans chaque cas<sup>5</sup>, il s'agit d'un recyclage, à un moment donné, de capitaux commerciaux suivant une logique inédite : l'investissement industriel<sup>6</sup>. La généalogie de ce recyclage est certainement à chercher dans les contacts répétés qu'avaient ces commerçants avec les pays nord-européens alors en cours d'industrialisation. Même si le poids de cette fraction de la bourgeoisie basque demeure très faible jusqu'à la fin de la seconde Guerre Carliste, il est sociologiquement de prime importance : *il marque rien moins que la naissance de la société industrielle en Pays Basque.*

## 2- Les mines de fer

L'existence du minerai de fer bisciaïen était connue de temps immémorial. Ses principaux gisements, repérables sur une vaste zone (d'environ 25 par 5 km) à l'ouest de Bilbao, la plupart du temps situés en terre communale, avaient été exploités de façon artisanale jusqu'à la fin de la première Guerre Carliste. La vente du minerai (par l'intermédiaire ou non d'une classe de marchands) à une multitude [51] de petites *ferrerias* (forges)<sup>7</sup> dispersées sur la côte permettait (comme ailleurs les forêts ou pâturages communaux) d'améliorer sensiblement le niveau de vie de certaines *anteiglesias*. Le *Fuero* bisciaïen interdisait formellement l'exportation du minerai de fer à l'étranger « sous peine de confiscation de la moitié des biens ou de bannissement de la

---

<sup>4</sup> Qui emploie déjà, en 1866, 480 ouvriers.

<sup>5</sup> Pour prendre une autre branche que la sidérurgie, on peut par exemple indiquer la création, en 1841, de la première fabrique espagnole de papier sans fin, « La Esperanza », impulsée par de gros commerçants de Saint-Sébastien : Brunet, Tantonat et Guardamino (voir Fernando Garcia de Cortazar y Manuel Montero, *Historia contemporanea del Pais Vasco*, San Sebastian, Txertoa, 1980, pp 81-82).

<sup>6</sup> Sur la biographie des principaux promoteurs industriels, voir Manuel Gonzalez Portilla, *Los origenes de la sociedad capitalista en el Pais Vasco*, op. cit., pp. 73-78, qui conclut une partie de son travail en écrivant : « En résumé, la création de la sidérurgie moderne et de son développement postérieur fut intrinsèquement unie au capitalisme mercantile, aux grands commerçants et banquiers de la fin du XVIII<sup>e</sup> et première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, dont le capital commercial fut la source de financement et les commerçants les fondateurs. Dans notre cas, le passage du capitalisme commercial au (capitalisme) industriel sidérurgique est un fait évident. » (p. 78)

<sup>7</sup> Celles-ci ne résisteront pas, fin XVIII<sup>e</sup> - début XIX<sup>e</sup>, à la concurrence étrangère. Si l'on en compte 94 en 1776 et encore 75 en 1789, elles ne seront plus que 51 en 1847, 14 en 1870 et 4 en 1880 (dénombrement établi par Alfonso de Churruca, *Mineria, industria y comercio en el Pais Vasco*, San Sebastian, Biblioteca Vascongada de los amigos del Pais, 1951, p. 20).

personne qui s'y livrerait »<sup>8</sup>. Comme ailleurs, les *desamortisiones* du début du XIX<sup>e</sup> se solderont par l'accaparement privé, au profit de quelques privilégiés, des biens communaux, ici les mines. Vers 1850, la quasi-totalité de celles-ci était désormais propriété privée.

Une conjonction de facteurs, totalement exogènes à la dynamique des forces sociales basques, va permettre à ces nouveaux propriétaires<sup>9</sup> d'accumuler en quelques années une somme colossale de capitaux. En 1856, Henry Bessemer invente une méthode pour obtenir par voie directe de l'acier en grande quantité, permettant ainsi de réaliser de grandes économies par rapport aux procédés traditionnels. Cependant, cette méthode nécessite l'emploi d'un minerai de fer à très faible teneur en phosphore (l'hématite). Seuls deux bassins miniers sont alors capables de fournir un tel minerai dans les quantités que requiert l'industrie européenne (et principalement la britannique) : celui de Bergslagen en Suède et le biscaien. Une série d'avantages<sup>10</sup> désignera ce dernier comme le plus rentable. [52]

C'est alors le début d'une véritable ruée de capitaux étrangers pour l'exploiter. En 1870, la société « The Bilbao River and Cantabrian Railway Co. Ltd » est constituée pour construire un chemin de fer de 22 km entre les mines de Galdames et le port (capitaux anglais). Un an après, c'est au tour de « Luchana Mining Co. » (capitaux anglais). En 1873, de la « Orcanera Iron Ore Co. » et en 1876 de la « Société franco-belge des mines de Somorrostro ». Ces deux dernières se révéleront être les deux plus importantes sociétés minières. Elles louent leurs gisements à la famille Ybarra qui en est propriétaire<sup>11</sup> et qui participe pour 25 % du capital de chaque société<sup>12</sup>. En 1872, on

---

<sup>8</sup> Fuero de Biscaye, Loi XVII du titre I.

<sup>9</sup> Il est important de noter qu'une partie de ceux-ci était déjà animée par un esprit d'entreprise industrielle. Car la façon quasi immédiate et totale avec laquelle elle investira les capitaux, amassés grâce à l'exportation du minerai de fer, dans l'embryon d'industrie locale fera tache d'huile. En ce sens, la famille Ybarra, à la fois propriétaire de mines, d'une des premières fabriques sidérurgiques modernes, et investissant les capitaux obtenus grâce aux premières dans la seconde, fait figure de paradigme.

<sup>10</sup> Outre sa faible teneur en phosphore et sa grande homogénéité, le minerai biscaien possédait une loi métallique très riche (50-60 %). De plus, les gisements étant (contrairement aux suédois) très proches de la côte et du port de Bilbao (environ 10 km), les investissements à fournir en infrastructure étaient minimes. Enfin, la quasi-totalité des mines étaient à ciel ouvert (sur les 10 164 mineurs employés en 1912, seulement 857 étaient affectés en galerie).

<sup>11</sup> En 1890, 45,5 % du minerai extrait provenait de leurs mines (M. Gonzalez Portilla, *Los origenes de la sociedad capitalista en el Pais Vasco*, op. cit., t. I, p. 46).

dénombrer déjà huit compagnies et trois ans plus tard, elles sont 22 avec un capital de 2 678 412 livres sterling<sup>13</sup>. La production minière commence alors à expérimenter une forte hausse : de 89 912 tonnes en 1866 à 201 825 en 1869, et à 403 142 en 1871<sup>14</sup>. [53]

La parenthèse de la seconde Guerre Carliste va momentanément interrompre cette progression (chute à 34 296 tonnes en 1875). Mais le pli est marqué, et le fait que la quasi-totalité de cette production soit destinée à l'exportation montre bien l'anachronisme des *Fueros* et l'incapacité des *Juntas* à les faire respecter.

## II- DECOLLAGE ET CONSOLIDATION DE L'INDUSTRIE BASQUE

### 1- Accumulation

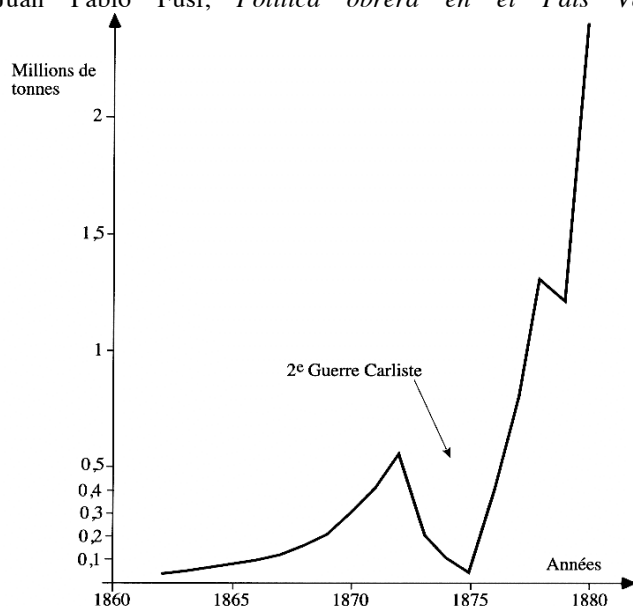
Les *Fueros* supprimés, plus aucune entrave juridique ne freine désormais l'exportation du minerai de fer à l'étranger. Dès 1876, l'infrastructure minière,

---

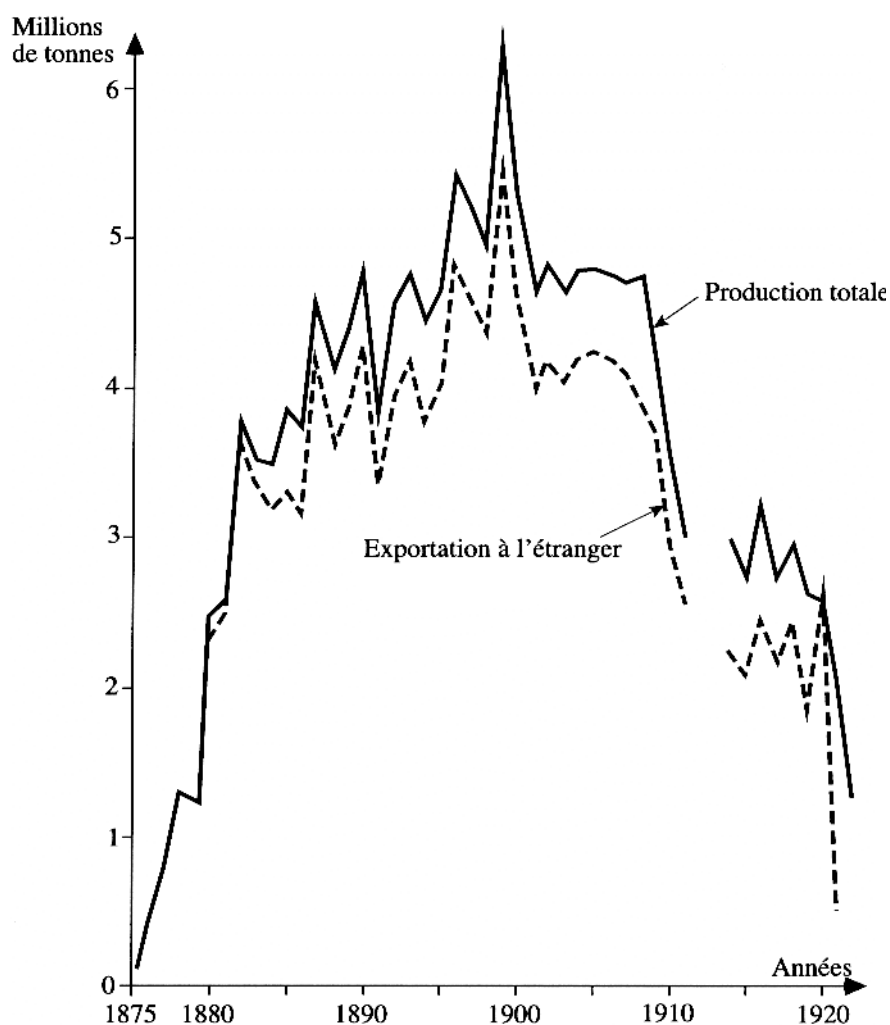
<sup>12</sup> La première est patronnée par les entreprises « Dowlais Iron Co », « Consett Iron Co » (anglaises) et « Fried Krupp » (allemande). La seconde par la « Société de Lemain », la « Société de Montetaire » (françaises) et la « Société Cockerill » (belge) ( M. Gonzalez Portilla, *op. cit.*, t. I, p. 41).

<sup>13</sup> M. W. Flinn, « British Steel and Spanish Ore : 1891-1914 » in *Economic History Review*, vol. VIII, n° 1, 1955-56, p. 87 (cité par J. P. Fusi, *Política obrera en el País Vasco 1880-1923*, Madrid, 1975, Ed. Turner, p. 18).

<sup>14</sup> Production du minerai de fer biscaien jusqu'en 1880 (graphique établi après recouplement des chiffres fournis par Ramon Adan de Yarza, *Descripcion fisica y geologica de la provincia de Viscaya*, Madrid, Ed. M. Tello, 1892, p. 165, par Juan Jose Solazabal, *El primer nacionalismo vasco*, *op. cit.*, p. 87 et par Juan Pablo Fusi, *Política obrera en el País Vasco 1880-1923*, *op. cit.*, pp. 17-18) :



endommagée par la guerre, est réparée et les investissements reprennent aussitôt. La production passe de 400 000 tonnes en 1876 à 1 303 300 en 1878. Elle atteint 4 795 876 tonnes en 1890 et connaît son apogée en 1899 avec 6 004 364 tonnes. *Entre 1878 et 1900, 89,3 % de cette production est exportée.* Le principal client est l'Angleterre qui absorbe environ 70 % de l'exportation, soit 63 % de la production<sup>15</sup>. Les autres acheteurs sont l'Allemagne et la Hollande (20 %) puis la France, la Belgique et l'Italie (10 %). [54]



<sup>15</sup> Le minerai biscaïen représente alors entre 65 et 75 % du total des importations en minerai de fer qu'effectue la Grande-Bretagne.

Entre 1876 et 1900, les bénéfices obtenus grâce à l'exportation du minerai atteignent, selon les calculs de M. Gonzalez Portilla, le chiffre de 560 millions de pesetas, dont environ 53,2 % vont directement dans les mains de la bourgeoisie biscayenne et 46,6 % aux compagnies étrangères. À ces bénéfices, il faut ajouter ceux que la participation basque dans les capitaux des sociétés étrangères rapporte à leurs actionnaires<sup>16</sup>. [55]

En résumé, les bénéfices obtenus par la bourgeoisie biscayenne grâce à l'exportation du minerai de fer se situeraient (pour la période 1876-1900) aux alentours de 335 millions de pesetas<sup>17</sup>, soit environ 60 % des bénéfices totaux<sup>18</sup>.

## 2- Investissement

Le fait que de somptueux palaces soient alors construits dans l'*Ensache* de Bilbao ou à Neguri<sup>19</sup> et que de dispendieuses réceptions s'y succèdent ne doit pas nous conduire à penser que s'épuisent ainsi les fantastiques bénéfices ci-dessus évoqués. Ceux-ci seront en fait bien moins destinés à la consommation et à des dépenses ostentatoires qu'à ce qui était entre-temps devenu le grand projet de cette nouvelle bourgeoisie : *l'industrialisation de la Biscaye*.

Deux facteurs, évoqués dans le paragraphe précédent (« les germes de la société industrielle »), vont prendre ici toute leur importance. D'abord, l'existence d'une culture industrielle en Pays Basque. Bien que modestes, des industries existent dès la fin de la première Guerre Carliste en Biscaye et Guipúzcoa. Leurs propriétaires extraient leurs bénéfices non pas d'une rente ou d'une spéculation marchande, mais de l'exploitation rationnelle de la force de travail, source de plus-value. Les excellents résultats

---

<sup>16</sup> Comme par exemple les 25 % que détient la famille Ybarra dans les sociétés « Orconera » et « Franco-Belge ».

<sup>17</sup> M. Gonzalez Portilla, *Los origenes...*, *op. cit.*, p. 87.

<sup>18</sup> Pour la période 1901-1913, ce chiffre atteindra 65 % et le capital ainsi amassé par la bourgeoisie biscayenne 317 millions de pesetas. De plus, à partir de 1890, ces bénéfices seront multipliés par la constante dévaluation de la peseta par rapport à la livre sterling (entre 15 et 57 % pour la période 1892-1905). La cote du minerai était en effet fixée en livres, alors que les principaux coûts (en particulier les salaires) l'étaient en pesetas. Mécanisme se soldant par des « sur-bénéfices » constants pour la bourgeoisie biscayenne (ceux-ci ne descendront jamais au-dessous de 30 % pour la période 1897-1905).

<sup>19</sup> Lieux de résidence de l'oligarchie biscayenne à Bilbao (nouvelle ville) et à 8 km de celle-ci, sur la rive droite du Nervion.

qu'atteindront ces premiers industriels vont rapidement amener les nouveaux « millionnaires des mines » à adopter ce modèle d'investissement.

Ensuite, les compagnies étrangères (et avant tout les anglaises) n'apportent pas seulement des capitaux (sous forme d'infrastructure) pour exploiter les mines mais peut-être surtout une façon de concevoir la division [56] et l'organisation du travail motivée par les impératifs d'une efficacité supérieure et d'une meilleure rentabilité. Les mines cessent alors de représenter, pour leurs propriétaires, de simples sources de rente pour devenir, en quelque sorte, de véritables « laboratoires à ciel ouvert », lieux d'apprentissage de méthodes qui devaient constituer à la fois le suc de la productivité et de l'exploitation de l'homme par l'homme<sup>20</sup>.

Envoyant leurs fils faire leurs études d'ingénieurs ou de gestion en Angleterre, les nouveaux millionnaires, désormais animés par une véritable éthique industrielle, investiront alors massivement dans ce qui deviendra en quelques années une sidérurgie moderne, véritable locomotive de l'industrialisation du Pays Basque<sup>21</sup>. En 1880 est inaugurée la fabrique « San Francisco de Mudela » qui, un an après, produit déjà 35 974 tonnes de fonte (600 ouvriers en 1901). Deux ans plus tard (1882), la famille Ybarra (toujours elle) impulse la création de la société « Altos Hornos de Hierro y Acero de Bilbao » avec un capital de 12 500 000 pts et le « désir de créer dans cette région, qui a déjà donné tant de preuves de son amour pour l'industrie, un établissement à la hauteur des premiers en Europe »<sup>22</sup>. La même année, et avec le même capital (12 500 000 pts), est constituée la société « La Viscaya » dont la production atteindra 110 000 tonnes en 1891 (2400 ouvriers en 1891 et 2700 en 1901). Ces entreprises dominent alors le secteur métallurgique par la modernité de leurs techniques et de leurs organisations. En 1896, elles produisent 77 % de la fonte espagnole. « Altos Hornos de Bilbao » fabrique en exclusivité l'acier Bessemer et assure la totalité de la production des rails de l'Etat

---

<sup>20</sup> Malgré la multiplication du nombre de mineurs par plus de dix (de 1 150 en 1868 à 13 150 en 1901) et l'épuisement progressif des veines les plus riches et faciles d'accès, la production annuelle du mineur biscaien passe, pour la même période, de 134 à 601 tonnes.

<sup>21</sup> 76 % du capital réel investi en Biscaye entre 1876 et 1900 provient des bénéficiaires miniers (Gonzalez Portilla, *Los origenes...*, *op. cit.*, t. I, p. 29).

<sup>22</sup> *Memoria de Altos Hornos y Fabricas de Hierro y Acero de Bilbao, 1882*, Bilbao, 1899, p. 6 (cité par Gonzalez Portilla, *Los origenes...*, *op. cit.*, t. I, p. 115). A cette fin, les meilleurs ingénieurs et organisateurs européens sont requis pour sa construction et mise en marche. La Société employait 1 850 ouvriers en 1891 et 2 850 en 1901.



espagnol, tandis que « La Viscaya » et « San Francisco se Mudela » fournissent 71 % des fers et aciers élaborés<sup>23</sup>. Autour de ce pôle, toute une industrie de transformation va être mise sur pied. [57] En 1901, il existe en Biscaye 27 grandes entreprises sidéro-métallurgiques et navales, 67 usines et ateliers de fonderie, de construction et de réparation de bateaux, d'armes, etc.<sup>24</sup>

Malgré les énormes coûts en investissement que cette brusque industrialisation suscite<sup>25</sup>, l'ensemble des capitaux ne s'y épuise pas. Sous les conseils de leurs amis anglais, les industriels basques transforment alors leur surplus en *capitaux financiers* : c'est la création de la banque basque qui allait dès lors dominer le secteur bancaire espagnol. Jusqu'en 1890, il n'existait que le « Banco de Bilbao », fondé en 1857 et directement lié aux premiers industriels (les Ybarra, Epalza, etc.), mais en 1891 est créée le « Banco de Comercio » (qui, en cinq ans, quadruple son actif), puis les banques de « Viscaya », « Hispano-americano », « Central » et « Urquijo ». En 1919, « l'hégémonie des Basques sur le capital financier péninsulaire est écrasante : des six grandes banques de l'État espagnol (Bilbao, Viscaya, Hispano-americano, Urquijo, Central et Español de Credito), seule cette dernière n'est pas liée, directement ou indirectement, au capitalisme basque »<sup>26</sup>. En 1922, les réserves de la banque basque représentent 50,7 % de celles de l'ensemble des banques espagnoles<sup>27</sup>.

De multiples petits capitaux commerciaux vont alors être associés à des emprunts accordés par ces grandes banques pour être investis dans ce que nous pourrions appeler la seconde vague d'industrialisation en Pays Basque. C'est en effet une véritable fièvre industrielle qui, entre temps, a embrasé la bourgeoisie basque.

---

<sup>23</sup> Gonzalez Portilla, *Los origenes...*, *op. cit.*, t. I, p. 149.

<sup>24</sup> Parmi celles-ci, on peut citer : la « Basconia S. A. » (sidérurgie fine, 300 ouvriers), la « Chavarri Petrement y Cia » (construction métallique, 500 ouvriers), « Euskalduna » (chantiers navals, 400 ouvriers), « Talleres de Zorroza » (construction métallique, 270 ouvriers), « Echeverria » (fabrique de clous, 230 ouvriers), « Iberia S. A. » (sidérurgie fine, 410 ouvriers), « Aurrera S. A. » (fabrique de tubes, 110 ouvriers), « Aberly y Cia » (sidérurgie, 200 ouvriers), « La Camera S. A. » (fabrique d'armes, 225 ouvriers), etc. (les nombres d'ouvriers correspondent à l'année 1901).

<sup>25</sup> Proportionnellement à la composition organique du capital industriel catalan, la part déboursée par les industriels basques en capital constant est bien plus importante que celle destinée au capital variable. Le textile, base de l'industrie catalane nécessita finalement peu d'investissement en regard des énormes sommes absorbées par la sidérurgie lourde biscaïenne. Sans l'investissement des bénéfiques miniers, le Pays Basque n'aurait jamais atteint une telle puissance industrielle.

<sup>26</sup> Ortzi, *Historia...*, *op. cit.*, p. 145.

Émerveillée par la façon inédite de dégager des profits [58] grâce à l'organisation et à l'exploitation rationnelle du travail, celle-ci va massivement investir dans de petites industries. Ce mouvement est particulièrement repérable en Guipúzcoa en début de ce siècle, et rend bien compte du modèle d'industrialisation de cette province. Contrairement à la Biscaye, c'est moins la main-d'œuvre qui se déplace vers le capital que l'inverse. Celui-ci se fixe sous la forme de petites unités de production là où les concentrations de populations sont les plus importantes, c'est-à-dire dans les gros villages, remontant peu à peu les vallées. La plupart du temps de faible taille, n'employant qu'exceptionnellement plus de 100 ouvriers, ces fabriques ou ateliers sont surtout consacrés à la production de biens de consommation à partir des lingots d'acier fournis par la sidérurgie lourde de Bilbao. En 1924, le Guipúzcoa comptait 140 usines sidéro-métallurgiques employant en moyenne 41 ouvriers<sup>28</sup>. Cependant, d'autres secteurs se développent aussi : le papier (2465 ouvriers en 1915, 60 % de la production espagnole en 1922), le textile, le mobilier et surtout l'armement<sup>29</sup>.

### 3- Repères démographiques

La brusque industrialisation de la Biscaye va se traduire, au niveau démographique, par un accroissement sans précédent de la population : en moins de cinquante ans, celle-ci passe du simple au double<sup>30</sup>. Les plus fortes augmentations affectent évidemment les zones minières et industrielles, transformant en quelques années seulement de paisibles petits villages ruraux de la *margen izquierda* (rive gauche du

---

<sup>27</sup> Gonzalez Portilla, *Los orígenes...*, op. cit., t. II, p. 129.

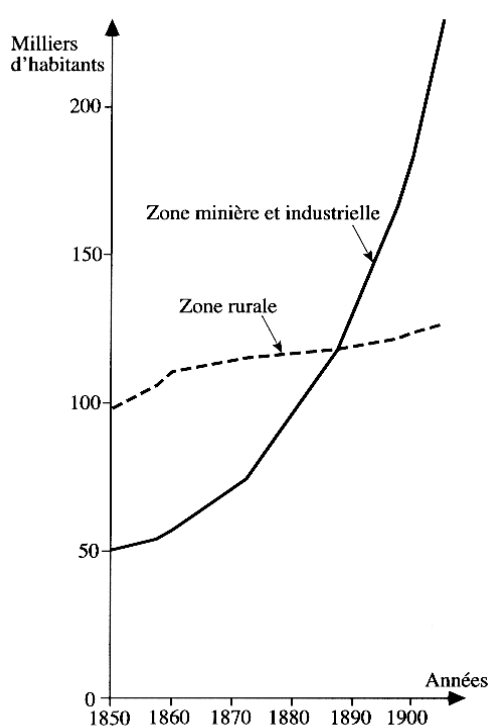
<sup>28</sup> Beltza, *El nacionalismo vasco de 1876 a 1936*, Hendaye, 1974, Ed. Mugalde, p. 105.

<sup>29</sup> Activité traditionnelle à Eibar, ce secteur expérimente une croissance rapide à partir de 1900. Le nombre de fabriques passe de 5 en 1895 à 105 en 1930. Hormis les cinq plus importantes (entre 100 et 400 ouvriers), elles n'emploient en moyenne qu'un nombre restreint d'ouvriers (entre 25 et 30).

<sup>30</sup> De toutes les provinces de l'Etat espagnol, la Biscaye devient ainsi la province la plus dense en population. Elle est aussi celle qui subit la plus forte hausse de population durant le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle : 47,76 % alors que cette hausse n'est que de 24,22 % pour Barcelone, 20,97 % pour Madrid, 19,93 % pour Huelva et 19,70 % pour Tolède.

Nervion, fleuve traversant Bilbao) en conglomérats urbains bâtis à la hâte, où s'entassent dans la noirceur et l'âpreté des hauts-fourneaux, les nouveaux forçats de l'industrie. [59] Par exemple, entre 1857 et 1900, les populations de Gallarta et San Salvador Del Valle (zone minière) passent respectivement de 1 172 à 8 853 et de 722 à 6 748 habitants. Celles de Sestao, Barracaldo et Errandio (zone industrielle) de 304 à 10 833, de 2 695 à 15 013 et de 1 628 à 6 385. Et la capitale Bilbao de 17 923 à 83 306...

### Évolution de la population biscaïenne (1850-1900)



(graphique établi d'après les chiffres fournis par J.J. Solazabal, *op. cit.*, pp.48-49).

Ces fantastiques augmentations ne sont bien sûr pas imputables aux seuls excédents de la population biscaïenne, ni même à une redistribution géographique de celle-ci. Elles sont pour l'essentiel dues à l'arrivée massive d'immigrés, provenant d'autres provinces espagnoles et attirés par l'industrialisation<sup>31</sup>. Dans la zone industrielle, le pourcentage de ces immigrés ne cesse d'augmenter : 23,71 en 1877,

<sup>31</sup> Pour cette période, ceux-ci proviennent essentiellement des provinces limitrophes : Alava, Santander, Navarre, Logroño, Burgos et Asturies.

33,62 en 1807 et 39,70 en 1900 et dépasse même 50 dans certains cas. Nous verrons plus loin combien ce phénomène jouera un rôle clef dans la formulation du premier nationalisme basque.

Bien qu'importante, l'augmentation de la population du Guipúzcoa reste faible en regard de celle de la Biscaye. Elle ne deviendra réellement notable qu'à partir de la « seconde vague d'industrialisation », autrement dit du début du siècle. Quant aux deux provinces intérieures, demeurées à l'écart de la révolution industrielle, leur population

années	Biscaye		Guipuzcoa		Alava		Navarre		Total
	pop.	dens.	pop.	dens.	pop.	dens.	pop.	dens.	pop.
1857	160 579	73	156 494	83	96 398	31	297 422	28	710 893
1860	168 205	76	162 547	84	97 934	32	299 654	29	728 340
1877	189 954	86	167 207	85	93 538	30	304 184	29	754 883
1887	235 659	107	181 845	96	92 915	30	304 122	29	814 541
1897	290 665	130	191 822	99	94 622	31	302 978	29	880 087
1900	311 361	141	195 850	103	96 385	31	307 669	29	911 265
1910	349 923	159	226 684	120	97 181	32	312 235	30	986 023
1920	409 550	184	258 557	129	98 668	32	329 875	32	1 096 650
1930	485 205	218	302 329	151	104 176	34	345 883	33	1 237 593

stagne.

[61]

### III- LA POLYMORPHIE DU DEVELOPPEMENT CAPITALISTE EN PAYS BASQUE. SES CONSEQUENCES POLITIQUES ET SOCIALES

Synthétiquement, l'agencement de trois grandes séquences définit le mode de développement au terme duquel la collectivité basque va se retrouver, au début du XX<sup>e</sup> siècle, majoritairement structurée autour du type sociétal industriel. A l'origine, la transformation de capitaux commerciaux en capitaux industriels, se traduisant par l'apparition des premières fabriques où l'organisation et la direction du travail sont désormais motivées par la soif de profit et la visée de progrès de leurs propriétaires. Mouvement marquant l'avènement de la société industrielle en Pays Basque. Puis, l'énorme et soudaine accumulation, par une poignée de propriétaires, de bénéfices obtenus grâce à l'exportation massive du minerai de fer biscaïen. Bénéfices quasi simultanément investis dans l'implantation d'une métallurgie lourde bouleversant les paysages économiques et sociaux de la Biscaye. Enfin, à l'ombre de cette métallurgie

lourde, le rapide développement d'une métallurgie de transformation et la multiplication de petits ateliers dont les produits seront, la plupart du temps, destinés à la consommation locale.

De ces trois séquences (1 = apparition de l'esprit industriel, 2 = implantation d'une métallurgie lourde, 3 = développement d'une petite et moyenne métallurgie de transformation), c'est incontestablement la seconde qui constitue le cœur du développement industriel basque. D'abord, parce que, en impulsant 2, les précurseurs de 1 s'y dissolvent (exemple type : la famille Ybarra). Ensuite parce que 3 dérive toujours de 2 : soit parce que la production de ses fabriques dépend des matières premières fournies par les usines issues de 2 (métallurgie intégrale), soit parce que les capitaux ayant permis l'amorce de 3 sont constitués grâce à des prêts financiers issus de 2, dans tous les cas parce que l'esprit d'initiative industrielle des promoteurs de 3 est directement ou indirectement lié à la « fièvre industrielle » répandue par 2. Enfin, ce sont les magnats de 2 qui conduiront le changement en intégrant ces séquences en un même mode de développement.

Ce *mode de développement* doit être qualifié de *capitaliste*, car ce sont bien des capitalistes (c'est-à-dire des détenteurs de capitaux) autochtones qui l'ont dirigé. Ce développement n'est ni le produit des Anglais, ni davantage l'œuvre de l'État espagnol. Les premiers ont simplement permis une accumulation primitive et inspiré, par leurs méthodes et techniques, les principaux bénéficiaires de cette accumulation. Quant au second, qui demeurerait la chasse gardée de classes dont tant l'origine, les intérêts, que la manière de concevoir le monde restaient liés à un type de société pré-industrielle, on voit mal comment il aurait pu impulser ce changement<sup>32</sup>. [62] *Bien qu'indéniablement provoqué par des stimulations externes, le développement industriel en Pays Basque fut*

---

<sup>32</sup> L'Espagne est alors un pays éminemment agricole. Entre 1840 et 1870, les centres manufacturiers d'Andalousie chutent les uns après les autres, réduisant cette région à devenir la chasse gardée des propriétaires latifundiaires. Entre 1870 et 1900, c'est au tour de la Castille et du Léon de connaître une des plus sombres pages de leur histoire économique. La seule classe susceptible d'impulser un mouvement d'industrialisation du pays, la bourgeoisie industrielle catalane se heurtera (au cours de sa seule tentative réelle pour prendre le pouvoir et transformer la société espagnole - « la gloriosa » 1868 -) aux pesanteurs et à la puissance de l'oligarchie agraire et de l'armée. Plus tard, consciente de sa faiblesse au niveau national et apeurée par les premières révoltes ouvrières et les échos qu'y rencontrent la première Internationale, elle renoncera à impulser une véritable révolution bourgeoise pour s'allier, à la restauration (1874), avec l'oligarchie terrienne et instaurer le *turno político*.

*avant tout l'œuvre des capitalistes basques eux-mêmes. C'est en tout cas eux et eux seuls qui le dirigeront.*

Il s'ensuit que la bourgeoisie industrielle basque doit, durant toute cette période, être appréhendée sous deux angles : en tant qu'*élite dirigeante* réglant les modalités du développement, et en tant que *classe dirigeante* du système social d'arrivée (société industrielle)<sup>33</sup>. Mais, si toute la bourgeoisie industrielle basque, actrice des trois séquences évoquées ci-dessus, constitue bien la *classe dirigeante* de la société industrielle basque, seule une minorité de celle-ci peut être qualifiée d'*élite dirigeante*. *La direction du changement [63] va en effet être monopolisée par un nombre restreint d'acteurs* : une partie de la haute bourgeoisie issue de 2 et formée par le groupe très homogène de quelques familles dont les noms, Chavarri, Ybarra, Echeverria, Urquijo, etc., reviennent régulièrement dans les conseils d'administration des principales sociétés industrielles et des banques. Cette élite sera ici nommée *oligarchie industrielle* dans la mesure où elle fera tout, tant pour asseoir sa suprématie et son hégémonie sur l'ensemble des autres secteurs de la population, que pour modeler la structure sociale et économique du pays suivant ses intérêts et ses visées.

### **1- L'oligarchie industrielle**

La paternité du bouleversement industriel du Pays Basque lui revient sans conteste<sup>34</sup>. Nous voudrions simplement indiquer ici combien la forme du développement qu'elle va impulser la conduira à prendre des positions politiques réactionnaires,

---

<sup>33</sup> Distinction renvoyant analytiquement à deux lectures :

- une lecture synchronique faisant apparaître, à travers l'étude des principaux mouvements sociaux (mouvement ouvrier/patronat), l'opposition dialectique des forces sociales face à l'enjeu de toute société industrielle : la maîtrise, l'organisation et la direction du travail.
- une lecture diachronique s'attachant, elle, à montrer, à travers l'étude des principales luttes opposant élite du changement et masses exclues du contrôle des transformations les affectant, les formes concrètes du développement.

<sup>34</sup> A la mort d'un des plus grands oligarques industriels, Victor Chavarri, les socialistes eux-mêmes écrivaient (dans *La lucha de clases* du 7 avril 1900, n° 287) : « Ce fut un génie, un véritable génie industriel (...). Avec deux douzaines d'hommes comme lui (...) l'Espagne aurait facilement été sortie du retard industriel dans lequel elle se trouve ; la production nationale aurait reçu un grand élan et, dans toutes les sphères de l'activité sociale, on noterait les signes de la vie moderne. » Mais, plus loin : « La Biscaye en était venue à être son fief. Députations et mairies étaient dans leur quasi-totalité à ses ordres. Ce fut un véritable tyran, un exploiteur forcené (...). De Chavarri, nous pourrions dire (...) : homme nous te détestions, industriel nous t'admirions. » (cité par Javier Corcuera, *Orígenes, ideología y organización del nacionalismo vasco 1876-1904*, Madrid, 1979, Ed. Siglo XXI, p. 251).

révélera son nationalisme espagnol et exacerbera son anti-régionalisme basque. Une brève analyse de sa politique industrielle nous aidera à cerner ces positions.

Il ne s'agit pas cependant de procéder à une lecture économiste de la réalité, comme si un seul de ses secteurs, l'économique, déterminait les autres, et en particulier quelque chose d'aussi subjectif que le nationalisme. De fait, l'identification culturelle et affective de ces oligarques à l'Espagne existait déjà bien avant l'industrialisation du pays. Dans leur quasi-totalité, ceux-ci sont en effet issus de la classe des gros commerçants de Bilbao dont nous avons déjà souligné les tendances unionistes et les affinités culturelles avec la Castille. Les investissements massifs qu'ils réalisent au début de la décennie 80 dans la métallurgie lourde sont faits dans l'optique de fournir leur traditionnel marché : le Royaume d'Espagne entendu comme entité unie et l'étranger. *A aucun moment, au cours de la planification de ces investissements, il n'est question de se limiter au Pays Basque.* [64] Non pas, comme s'accorde à le souligner la plupart des analystes de l'économie basque, parce que l'énormité des investissements et de la production appelait un vaste marché que le Pays Basque était loin d'offrir, *mais parce que l'optique primitive d'un vaste marché avait entraîné d'énormes investissements.*

Jusqu'à la fin de la décennie 80, près de la moitié de la production de la sidérurgie biscaïenne est destinée à l'étranger (en 1880, 63 % de la production de lingots de fer est exportée)<sup>35</sup>. Logiquement, l'oligarchie demeure libérale et libre-échangiste tout en essayant de susciter l'augmentation de la demande intérieure.

Deux facteurs vont, au début des années 90, faire dévier cette politique économique, la faisant passer d'un libre-échangisme prôné à un protectionnisme et un nationalisme économique exacerbés. Le premier a trait à la crise internationale (90/92) qui se solde, pour le secteur concerné, par une chute d'environ 25 % du prix du lingot d'hématite. Le second dérive de la découverte de nouveaux procédés (Thomas et Martin-Siemens) permettant de produire de l'acier par voie directe quel que soit le type de minerai utilisé : la dépendance de l'industrie sidérurgique internationale envers les hématites, source de la richesse biscaïenne, est rompue. L'exportation de lingots de fer produits par la sidérurgie basque chute alors de 371 382 tonnes pour le quinquennat

---

<sup>35</sup> Le tonnage des exportations passe de 3 511 en 1880 à 115 359 en 1887.

1885/1890 à 214 165 pour 1891/95 et 174 467 pour 1896/1900<sup>36</sup>. Le manque à gagner pour les maîtres de forges biscaiëns est énorme.

*S'ils veulent rentabiliser leurs investissements, une seule issue s'ouvre à eux : la protection et la pénétration du marché espagnol.* « Pour que l'industrie sidérurgique puisse se développer convenablement, l'obtention du marché national lui est indispensable (...). Une solution urgente à la situation aujourd'hui tellement précaire de cette industrie doit être apportée sans perdre un instant en prenant bien en compte que le marché national lui est indispensablement nécessaire. Car si elle continue d'en être privée comme actuellement, les conditions de production seront telles qu'elles conduiront fatalement à sa ruine complète. »<sup>37</sup> En effet, le marché espagnol demeurerait alors largement ouvert aux produits étrangers<sup>38</sup> [65]

Pour lutter contre cet état de fait, l'oligarchie industrielle basque va tout tenter pour faire adopter par l'État une politique protectionniste<sup>39</sup>. En particulier, elle ne va pas hésiter longtemps à renier son libéralisme pourtant traditionnel pour, à l'instar de son chef de file Victor Chavarri, passer brusquement en bloc au parti conservateur, celui-ci s'étant fait le chantre du protectionnisme<sup>40</sup>. C'en est alors définitivement fini des potentialités que pouvait représenter cette classe sociale pour impulser une révolution bourgeoise et démocratique en Espagne. Au contraire, elle va désormais appuyer un État profondément conservateur, faisant en cela alliance avec l'aristocratie terrienne

---

<sup>36</sup> Gonzalez Portilla, *Los orígenes...*, op. cit., t. I, p. 144.

<sup>37</sup> Exposition faite par les sidérurgistes basques au Congrès des députés le 21 novembre 1894 (cité par Javier de Ybarra y Berge, *Política nacional en Vizcaya*, Madrid, 1948, Instituto de Estudios políticos).

<sup>38</sup> Ainsi, la quasi-totalité du matériel ferroviaire roulant était-elle, jusqu'à cette date, achetée à l'étranger.

<sup>39</sup> A la suite d'un meeting (où une immense inscription « L'Espagne pour les Espagnols » préside l'assistance) tenu en décembre 1893, les principaux industriels fondent la « Liga Vizcaína de Productores » qui se révélera bientôt être le principal lobby économique en Espagne.

<sup>40</sup> Le fils de l'un de ceux-ci, Javier de Ybarra y Berge (qui, significativement dédicace son livre à son père « qui symbolisa ceux qui créèrent l'industrie biscayenne et ceux qui défendirent l'unité nationale espagnole »), explique ainsi ce passage : « Par le hasard du destin, le Parti libéral, tant enraciné à Bilbao où on le considérait comme le symbole de l'esprit qui anima les défenseurs del Sitio contre les carlistes (...) cessa de s'intéresser à cette production (industrie biscayenne). Par contre, Canovas Del Castillo se fit le défenseur de la politique nationale dans la question des traités de commerce et dans la bataille protectionniste. Pour ce motif, les portes biscayennes, autrefois hermétiquement fermées au Parti conservateur, s'ouvrirent une à une, la préférence de la Biscaye délaissant ainsi le libéralisme pour le conservatisme. » (En filigrane : c'était bien l'oligarchie qui en détenait les clefs...) in *Política nacional...* op. cit., pp. 181-182.



espagnole<sup>41</sup>. Décalquant les pratiques politiques de leurs nouveaux alliés, les magnats de l'industrie et de la finance basque vont se muer localement en de véritables *caciques*. N'hésitant pas à employer ouvertement des méthodes scandaleuses (chantages, intimidations, achats de vote, trucage des listes électorales), ils vont accaparer la quasi-totalité des postes exécutifs à pourvoir, pervertissant ainsi les systèmes électoraux de médiation politique péniblement institués quelques années auparavant. [66]

Désormais à l'abri de la concurrence étrangère<sup>42</sup>, les maîtres de forges basques vont bien se garder, au moment de se partager le marché espagnol, d'entreprendre une compétition entre eux. Ils vont au contraire procéder à la cartellisation totale du secteur, créant à cette fin (en février 1897) le Syndicat Sidérurgique regroupant les douze principales usines sidérurgiques produisant, à elles seules, 99% de l'acier et du fer espagnol<sup>43</sup>.

À partir de cette date, la poignée de familles qui contrôle et domine tant l'industrie lourde et la finance que la politique locale, mérite sans restriction aucune la dénomination d'*oligarchie*. Elle délaisse peu à peu le caractère offensif dont elle avait

---

<sup>41</sup> Cette alliance de classes (appartenant à des systèmes sociétaux distincts mais cherchant toutes deux la protection d'un Etat suffisamment fort pour consolider leur domination mise en question par des mouvements sociaux (révoltes paysannes en Andalousie et premières grèves générales en Biscaye (1890 et 1892) n'est pas seulement politique mais aussi matrimoniale : paquets d'actions s'échangeant allègrement contre particules nobiliaires...

<sup>42</sup> Par exemple : au télégramme adressé par la Ligue Biscaïenne des Producteurs (2/8/96) au Président du conseil des ministres Canovas : « Nous considérons que si les chemins de fer nécessitaient l'aide de l'Etat, la situation précaire de l'industrie sidérurgique exige de façon encore plus évidente une protection résolue de l'Etat qui puisse favoriser ce qui constitue le nerf des nations modernes et le fondement de leur puissance, ceci étant à l'heure actuelle une question de patriotisme », le Gouvernement conservateur répond par la loi protectionniste du 7/8/96 sur tout le matériel ferroviaire, offrant ainsi l'ensemble de ce marché aux sidérurgistes basques (texte du télégramme cité par Ybarra y Berge, *Politica nacional... op. cit.*, p. 188). Quelques années plus tard, ceux-ci se réjouiront de la façon dont, « grâce à la politique protectionniste, à la dérogation de quelques tarifs concernant les chemins de fer (...), l'Espagne a extraordinairement prospéré. » (message adressé par la Ligue biscaïenne des Producteurs au Congrès le 5/1/1902 et rédigé par Pablo de Alzola y Minondo (principal idéologue de l'oligarchie industrielle et financière basque) (*Collección de discursos y artículos*, Bilbao, 1903, imp. de la Casa de Misericordia).

<sup>43</sup> Suite à la constitution de ce cartel, et sans qu'aucune contestation (essentiellement celle de la moyenne et petite bourgeoisie industrielle basque) puisse réellement se faire entendre, le prix du lingot de fer passe en l'espace d'un mois (entre janvier et février 97) de 72 à 97 pesetas... Devant les succès d'une telle politique monopoliste, les principales usines sidérurgiques fusionnent en 1901 pour constituer la Société « Altos Hornos de Vizcaya », avec un capital nominal de 32 750 000 pesetas. Au début du siècle, elle produit 67 % de la production espagnole de lingot de fer, 99 % de celle d'acier Bessemer, 64 % de celle d'acier Siemens et 67 % de celle d'acier laminé (Gonzalez Portilla, *Los origenes...*, *op. cit.*, t. 2, p. 42). Entre 1902 et 1914, les bénéfices de la Société « Altos Hornos de Vizcaya » représentent 80 % de ceux réalisés dans l'ensemble du secteur, la désignant ainsi comme l'entreprise industrielle la plus rentable (et de loin) de l'Etat espagnol.

fait preuve quelques années auparavant pour s'enfermer dans une position surtout défensive, cherchant à préserver ses fantastiques prérogatives à l'ombre d'un Etat fort face aux luttes sociales que le type même de développement qu'elle dirige [67] ne cesse d'engendrer. Identifiant clairement son avenir avec celui du marché espagnol, de plus en plus étroitement liée à l'État (protectionnisme, achats de l'administration, des armées, répression des mouvements sociaux, etc.<sup>44</sup>), elle en viendra rapidement à assimiler les progrès de son industrie et de ses finances à du patriotisme et s'opposera à tout projet d'autodétermination des provinces basques. Devant les dangers que représenteront pour ses intérêts tant le mouvement ouvrier que le nationalisme basque, elle applaudira l'arrivée au pouvoir de Primo de Ribera pour, quelques années plus tard, financer, appuyer et participer très directement au régime franquiste sous lequel elle connaîtra son âge d'or.

Dans sa préface au livre *Politica nacional en Vizcaya* de Javier de Ybarra, Rafael Sanchez Mazas, un des principaux idéologues de cette oligarchie, décrit de façon on ne peut plus explicite les résultats de ce qu'il nomme lui-même « la politique des familles » : « Elle permit d'abord de sauver l'unité même de l'Espagne, d'éviter que Bilbao et la Biscaye ne deviennent la tête d'un séparatisme qui s'étendrait aux trois provinces et à la Navarre (...), ensuite, elle permit de vivifier extraordinairement (...) l'économie nationale en réussissant à lier par de vastes et fortes attaches (...) l'économie biscayenne à l'économie générale espagnole, créant ainsi l'obstacle décisif des intérêts à toute manœuvre séparatiste, enfin, elle créa par la lutte qu'elle mena contre les séparatistes et les rouges (...) une école aguerrie de patriotisme. »<sup>45</sup>

## **2- La bourgeoisie autonomiste**

Nous avons évoqué comment, à la suite du boom industriel de la Ria de Bilbao, s'était formée une seconde vague d'industrialisation. Contrairement aux grandes entreprises extractrices et métallurgiques détenues par l'oligarchie, il s'agit, dans la presque totalité des cas, de petites et moyennes entreprises n'employant qu'exceptionnellement plus de cent ouvriers. Le capital de départ est toujours faible et

---

<sup>44</sup> Sur tous ces points, voir les éloquentes compilations des lettres envoyées par la Chambre de commerce et d'industrie de Bilbao au Gouvernement central dans ses *Mémoires* annuelles.

<sup>45</sup> P. 7 de la préface du livre cité.

provient, soit d'emprunts contractés auprès des banques appartenant à l'oligarchie, soit du réinvestissement de capitaux commerciaux [68] ou coloniaux, soit encore de la simple transformation de petites entreprises artisanales en ateliers industriels. Le savoir-faire et l'initiative technique sont bien souvent à l'origine de leur création. Il n'est pas rare de voir, en pleine expansion industrielle, deux ou trois artisans ou même ouvriers s'associer pour promouvoir de petites unités de production. Contrairement aux grandes entreprises de Bilbao, celles-ci sont disséminées sur tout le territoire, particulièrement en Guipúzcoa. Leur main-d'œuvre est autochtone. Pour une large part, celle-ci demeure liée à l'*etxe* : on continue à y dormir, à y manger et à participer aux travaux agricoles. Le salaire que les cadets rapportent ainsi remplace, d'une certaine façon, les avantages que procurait la jouissance des communaux. La petite entreprise industrielle n'est pas vécue ici comme une intrusion menaçante. Au contraire, au terme d'une longue période de déstabilisation, de crise, de désarroi et d'exil, celle-ci apparaît comme un moyen inédit d'enrayer le déclin de régions entières (les vallées). Les premiers à être engagés sont les membres de la famille élargie, puis les habitants du village. Tout le monde se connaît. Le patron est avant tout celui qui permet d'avoir un poste de travail. La plupart du temps il sait et parle le basque, demeure attaché à la culture traditionnelle et participe aux principales activités du village (messe, parties de pelote, fêtes, etc.)

Dans ces conditions, et en l'absence d'une tradition de lutte ouvrière et d'une conscience de classe, les conflits sociaux au sein de ces entreprises sont quasi inexistantes. Par contre, une même velléité anti-oligarchique et anti-socialiste, cimentée par une même sensibilité culturelle basque semble unir patrons et ouvriers<sup>46</sup>.

La généalogie de cette petite et moyenne bourgeoisie industrielle rend bien compte de ses principales dimensions : à la fois dynamique et entreprenante, et liée à la culture et aux traditions basques. [69] Il ne nous semble pas hasardeux d'émettre l'hypothèse qu'une grande partie de cette bourgeoisie aurait pu impulser un nationalisme progressiste doublé d'un populisme développementiste. Tant son identification avec le

---

<sup>46</sup> Union répondant à la non moins « anti-naturelle » alliance implicite entre les socialistes du PSOE et les partis monarchiste et de droite au cours des élections entre 1918 et 1923. Inquiétés par le surprenant succès des nationalistes en 1918 (cinq députés sur six en Biscaye, présidence de la Députation, mairie de Bilbao) ils vont en effet se répartir les districts électoraux, les socialistes ne se présentant pas dans ceux où « la Liga » (coalition monarchiste) a des chances de l'emporter et inversement. Comme quoi, la lutte nationalistes/anti-nationalistes semble alors supplanter, au moins électoralement, tout autre type de lutte, même pour le PSOE et pour l'oligarchie.

Pays Basque que son désir de mobiliser et de diriger ses forces vives tout en préservant les principales données culturelles du pays le laissait à penser. Mais ces deux rôles, que l'ensemble des nationalistes aurait, d'une façon ou d'une autre, voulu lui voir jouer, ne seront jamais réellement les siens.

Pour être nationale, une bourgeoisie doit en effet clairement identifier son devenir avec celui d'une communauté géographique et agir en conséquence. Son projet de développement social doit en particulier s'inscrire dans le cadre de l'*indépendance* du pays. Généralement, ce projet s'articule autour de trois grandes tâches : l'intégration d'un espace économique national, l'obtention ou la consolidation d'institutions politiques propres visant à faire reconnaître et respecter la souveraineté de la nation, et le développement de la culture nationale. La petite et moyenne bourgeoisie basque, la seule qui soit potentiellement nationale, se révélera incapable de réellement assumer ces tâches.

Économiquement, elle demeure, dans sa majorité, *dépendante* de l'oligarchie (voir plus haut). Elle ne dispose donc ni du pouvoir, ni de la latitude économique nécessaire pour mener à bien la première tâche (intégration d'un espace économique basque). Seule une claire option indépendantiste lui aurait peut-être permis de la remplir. Une lecture purement nationaliste l'aurait en effet conduit à rejeter l'oligarchie comme une classe ennemie de la nation (puisque anti-nationaliste basque et pro-espagnole) et donc de se baser sur le sentiment national du peuple basque pour la déloger de la place dirigeante qu'elle occupait. Mais c'eût été faire alors preuve d'une grande audace politique : à la fois jouer à quitte ou double avec la direction du mouvement national, s'engager dans un bras de fer économique totalement inégal avec l'oligarchie et prendre le risque de voir se transformer un conflit politique avec l'État espagnol en un conflit militaire qui se serait très certainement révélé désastreux pour le pays.

Rien ne portait par ailleurs cette bourgeoisie à une telle audace : ayant toujours fait preuve d'une grande modération politique, *ses intérêts de classe ne l'ont jamais poussée à un combat indépendantiste mais autonomiste*. [70] Ses aspirations visent l'obtention d'une autonomie élargie du Pays Basque au sein d'un État multinational,

fédéral et moderne, et non pas l'indépendance et la rupture totale des liens avec l'Espagne<sup>47</sup>.

Enfin, *le contenu et l'orientation du premier nationalisme lui échappent complètement*. Comme on le verra plus loin, celui-ci est produit par des classes moyennes urbaines, xénophobes et effrayées par les effets perturbateurs induits par la brusque industrialisation de la Ria de Bilbao. Entre l'apparition de ce premier nationalisme et le moment où cette bourgeoisie a pu atteindre une substantielle suffisance lui permettant d'élaborer un projet politique propre, il existe un *décalage chronologique* pendant lequel le premier nationalisme n'aura cessé de se développer et d'incarner le fait national basque.

En somme, *cette bourgeoisie est une bourgeoisie qui arrive trop tard pour remplir son rôle d'acteur central d'un développement national*. Économiquement, elle arrive après que l'oligarchie a réalisé la révolution industrielle et reste dépendante de la direction que celle-ci donne au développement du pays. Politiquement, elle arrive trop tard pour diriger une révolution bourgeoise déjà pervertie par l'oligarchie et encore trop tard pour donner un contenu moderne et progressiste à la nation basque dont la « définition » a déjà été dictée par des couches sociales déstabilisées par la révolution industrielle. Culturellement, elle ne peut prendre le risque de s'affronter avec le clergé et les premiers intellectuels nationalistes promoteurs d'une culture basque profondément passéiste et réactionnaire, et elle doit s'épuiser à l'ouvrir aux réalités du moment. C'est en somme une bourgeoisie des Lumières anachronique, incapable et frustrée, parce que venue trop tard, de réaliser la grande tâche qui lui incombait : diriger une révolution bourgeoise et démocratique fondatrice d'une nation basque moderne. Dans ces conditions, il semble qu'il faille moins parler d'une bourgeoisie nationale et indépendantiste que d'une bourgeoisie régionale et autonomiste. [71]

Pas plus qu'elle ne peut être qualifiée de véritablement nationale, cette bourgeoisie ne sera populiste. Bien qu'indéniablement populaire et ne cessant de se

---

<sup>47</sup> Elle suit en cela la bourgeoisie catalane. Tant les relations de plus en plus étroites qu'elle entretient avec la Lliga de Catalunya, l'appui qu'elle apportera à la politique de Francesc Cambó, que la pression qu'elle exercera au sein du PNV pour que celui-ci se présente aux élections aux Cortés de 1918 (jusqu'ici considéré par le PNV comme un « parlement étranger ») montre bien que son projet de départ n'est pas l'indépendance du Pays Basque mais son autonomie. Par la suite, sa politique statutaire (aux côtés de la bourgeoisie catalane) confirmera son rôle de bourgeoisie périphérique (et alternative) espagnole aux dépens de celui de bourgeoisie centraliste basque (pour un aperçu de cette politique et de l'idéologie qui

baser, dans son effort de noyautage du mouvement national, sur le passé pour prédire un avenir meilleur, elle sera en effet très loin de partager l'utopie qui animait par exemple les populistes russes (1860-1880) de passer directement d'une organisation communautaire traditionnelle à une organisation sociale moderne et égalitaire, très loin aussi d'être portée, comme les dirigeants populistes latino-américains, par une vaste mobilisation visant à rejeter hors des frontières les agents perturbateurs de l'harmonie nationale (le « capitalisme international ») pour assurer un développement égalitaire et le progrès de la nation.

Ce qui aurait pu correspondre à l'*obscina* russe (les *anteiglesias*) a depuis longtemps cessé d'être en Pays Basque. Pas de masses encore insérées dans les cadres d'une organisation traditionnelle à « agiter » et à mobiliser vers une société post-capitaliste : la société traditionnelle n'est plus et les masses nationalistes sont avant tout des masses urbaines. Impossible de vouloir leur faire sauter le stade capitaliste : elles y sont déjà. Ce n'est qu'en se prononçant clairement pour l'indépendance et donc en devenant pleinement nationale que cette bourgeoisie aurait pu porter le mouvement national basque vers une forme de populisme : mobiliser la nation contre l'oligarchie désignée à la fois comme étrangère, élite, source de déstabilisation et frein au progrès et promouvoir une politique résolument populaire d'intégration et de développement national. Il lui manquera à la fois l'audace historique nécessaire et l'appareil d'État dont ont pu bénéficier les populismes latino-américains et africains.

Coincée entre une oligarchie dominante, un État centraliste arrogant et un nationalisme basque culturel et réactionnaire (voir plus loin), attaquée par les socialistes (voir plus loin), numériquement et économiquement encore faible et ne disposant d'aucune expérience politique, cette bourgeoisie n'avait guère une grande latitude d'action. Elle optera finalement, au niveau étatique, pour une politique d'alliance avec l'autre bourgeoisie périphérique (la catalane) en vue de préparer un modèle de développement capitaliste « alternatif » à celui [72] de l'oligarchie et de construire un État ibérique fédéral moderne respectueux des droits historiques des nations qu'il renferme et, au niveau local, pour une politique de noyautage du premier nationalisme (PNV) afin de s'assurer l'hégémonie au sein du mouvement national en profitant de sa vaste

---

la sous-tend, cf. infra, chap. VI).

base populaire, ceci dans l'espoir, l'État fédéral institué, de prendre la direction des affaires du pays. [73]